

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/1 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.1.63302

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

the Fourth to Sixth Centuries A.D.» (S. 211–223) zeigt P. CASTRÈN, daß die Plünderung der Stadt durch die Heruler im Jahr 267 keinen so entscheidenden Einschnitt in ihrer Geschichte bedeutete. Vielmehr folgte einer Zeit flüchtigen Niedergangs bereits an der Wende zum 4. Jh. ein Neuanfang des kulturellen Lebens in Athen, vornehmlich unter sophistischen Vorzeichen (S. 211f.). Auch nach der Plünderung durch Alarichs Westgoten 397 wurde Athen als pagane Metropole wieder errichtet, überlebte der traditionelle ›griechische‹ Lebensstil, während erste Zeichen christlichen Einflusses erst in der Mitte des 5. Jhs. zu beobachten sind (S. 215ff.). Weniger das tägliche Leben als den offiziellen Kult betreffend, machte er sich verstärkt nach der Plünderung durch die Vandalen in der zweiten Hälfte des 5. Jhs. zur Zeit der Kaiser Leo I. (457–474) und Zeno (474–491) durch die christliche Umwidmung öffentlicher Gebäude bemerkbar (S. 220ff.). Erst im Laufe des 6. Jhs., befördert durch den Einfall von Slawen und Awaren, wandelte sich Athen mit der Schließung der platonischen Philosophenschule, dem Einzug des Bischofs auf dem Areopag und dem Umbau des Parthenon zu einer Kirche schließlich von einem paganen Kulturzentrum zu einer bescheidenen christlichen Stadt auf dem Lande (S. 222f.). Der Umbau des Parthenon ist auch Gegenstand des von N. Gauthiers Thema und Titel ›inspirierten‹ (S. 226) Beitrags »Re-using the Architectural Legacy of the past, *entre idéologie et pragmatisme*« (S. 225–244) von B. WARD-PERKINS, in dem ein Vergleich mit den weitaus umfangreicheren Umbaumaßnahmen am Aphrodite-Tempel im karischen Aphrodisias gezogen wird (S. 233ff.). In Übereinstimmung mit P. Castrén zeigt sich in Athen ein Fortbestehen paganer Traditionen im 5. Jh., ist der terminus post quem für die Umwandlung des Parthenon in eine Kirche Ende des 6. Jhs. anzusetzen (S. 239). Hierbei wie im Falle der Verwendung von Spolien beim Bau des 312 errichteten Konstantinbogens (S. 227ff.) scheinen ideologische und pragmatische Aspekte ineinanderzugreifen. Handelte es sich bei letzterer um eine Kombination aus dem Verlust des Wissens um die kunstvolle Anfertigung von Reliefs und dem möglicherweise intendierten Bezug auf berühmte Vorgänger, sind beim Parthenon pragmatische Gründe wie die für Gottesdienste geeignete Größe der *cella* und – nach den Zerstörungen durch Slawen und Awaren – die schützende Anhöhe dem ideologischen Motiv zur Seite zu stellen, den heidnischen Haupttempel Athens zu christianisieren (S. 239ff.). Rein pragmatische Interessen standen schließlich bei der Umnutzung öffentlicher Bauten durch Privatpersonen im Vordergrund, wie sie bei der Errichtung von Ladenpassagen in den Zwischenräumen der großen Säulen-Alleen beispielsweise in Palmyra zu beobachten ist (S. 241ff.).

Mit »Conclusions« (S. 245–254) beschließt G. P. BROGIOLO diesen Band und ordnet dessen Beiträge in die Themenbereiche »Transformation of Elites« (S. 145ff.), »Physical Transformations of the City« (S. 247ff.) und »Ideological Changes« (S. 249ff.). Er kommt zu dem Ergebnis, daß trotz des grundlegenden Wandels von Idee und Wahrnehmung der Städte in der zweiten Hälfte des 6. und im Lauf des 7. Jhs. das Konzept der klassischen Stadt als wichtiges Element byzantinischer, westlicher wie islamischer Siedlungsformen überlebte und so die Basis für neue wirtschaftliche und soziale Strukturen bildete (S. 253f.).

Erschlossen wird der wichtige, geographische, epochale und disziplinäre Grenzen überschreitende Band durch einen Personen-, Orts- und Sachindex (S. 255–265).

Ingo RUNDE, Marburg

Ingo RUNDE, Xanten im frühen und hohen Mittelalter. Sagentradition – Stiftsgeschichte – Stadtwerdung, Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2003, XII–645 p., 11 planches.

Ce gros livre est la publication d'une thèse (Inauguraldissertation) soutenue à Duisburg en novembre 2001. Xanten était déjà bien présente dans la bibliographie mais il manquait un ouvrage de synthèse rassemblant les acquis d'études dispersées, mettant à jour les



enseignements à tirer de fouilles plus ou moins anciennes et considérant sur la longue durée le problème de la continuité ou des ruptures entre Antiquité et Moyen Âge. Ce sont les tâches que s'est assignées l'auteur, qui utilise aussi bien les travaux des historiens et des archéologues que ceux des philologues. Il nous offre d'ailleurs un tableau encore plus complet qu'annoncé dans le titre puisqu'il commence son exposé historique avec les premières traces d'occupation au Néolithique (sous Saint-Victor) et continue avec un développement assez complet sur l'époque romaine (p. 37–71). Le corps de l'ouvrage est consacré à la période qui s'étend du début du V<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup>. Une bibliographie approfondie et un index onomastique et toponymique occupent les 125 dernières pages.

L'originalité de Xanten est d'avoir occupé successivement une nébuleuse de sites proches mais distincts. Cette particularité est due, certes, aux vicissitudes de l'histoire qui ont entraîné la destruction complète de la ville à différentes reprises, mais aussi à l'instabilité du cours inférieur du Rhin dont les méandres se sont déplacés de plusieurs kilomètres au fil du temps. Cet émiettement du site ne facilite pas la cohérence d'une étude dont l'auteur doit déplacer son regard en fonction de l'espace privilégié à chaque période d'occupation. Les contours de la zone à retenir sont donc sujet à discussion. Les agglomérations successives ont toujours occupé la rive gauche du Rhin mais doit-on y rattacher des sites de la rive droite, comme la nécropole mérovingienne de Wesel-Bislich? L'auteur a choisi de le faire et s'en justifie (p. 134). Les déplacements de site vont de pair avec des changements de nom. Le *castrum* militaire permanent établi dès la conquête romaine s'appelait *Vetera* (encore ce camp fut-il déplacé après sa destruction en 69–70). La colonie fondée par Trajan à l'emplacement de l'agglomération civile qui s'était développée à proximité s'appelait *Colonia Ulpia Traiana*; Ammien Marcellin, au IV<sup>e</sup> siècle, nomme *Tricensima* (du nom de la Trentième Légion qui a longtemps séjourné à Xanten) une agglomération dont il reste à déterminer l'emplacement exact avec certitude. Après une disparition complète au V<sup>e</sup> siècle, la ville médiévale est née autour de la basilique martyriale Saint-Victor qui se trouve dans la zone cimétériale antique qui s'était développée le long de la route romaine entre le deuxième camp de *Vetera* et la *Colonia Ulpia Traiana*. Il faut encore tenir compte d'autres toponymes: le *Bertunensis oppidum* de Grégoire de Tours doit être identifié au lieu-dit Birten, au sud-est de Xanten, plutôt qu'à Verdun. Le mystérieux *Lippeham* où Charlemagne franchit le Rhin à plusieurs reprises pour des expéditions militaires ne devrait-il pas être placé dans les environs de Bislich, sur la rive droite du Rhin en face de Xanten? La localité de *Biorzuna* détruite par les Normands en 880 doit-elle être cherchée dans les environs immédiats du Dom de Xanten? Le toponyme *Seinz* qui apparaît dans la *Chanson de Roland* renvoie-t-il à Saintes ou à Xanten? À chaque fois, I. Runde expose en détail toutes les hypothèses envisageables. Il étudie aussi (p. 135–164), de façon détaillée et convaincante, comment s'est constituée la légende qui a fait de Xanten (*Colonia Traiana*) une *Troia Francorum*. Et il suit la destinée de Xanten (*Santen*) comme patrie de Siegfried à travers les *Nibelungen* dont il distingue soigneusement les différentes versions.

Malgré ces problèmes topographiques, I. Runde a choisi à juste titre un plan chronologique, par grandes périodes: romaine, mérovingienne, carolingienne, etc. À l'intérieur de chacune d'elles, il commence par un exposé d'histoire générale assez fouillé, dans lequel il enchâsse les rares données disponibles sur la région, puis il présente les travaux archéologiques portant sur Xanten à la période considérée, enfin il analyse les textes concernant précisément la ville, ses cultes et ses institutions. L'auteur est bien informé de la bibliographie récente, surtout de langue allemande, et des débats historiographiques, qu'il résume avec clarté. Conformément à l'usage de son pays, il renvoie plus volontiers à un ouvrage de seconde main qu'à la source même, à laquelle il serait pourtant agréable de pouvoir se référer sans détour inutile. Sur chaque problème, il s'est donné la peine d'aller jusqu'au bout de la recherche, utilisant tous les documents, toutes les méthodes scientifiques disponibles, avec beaucoup de minutie et de probité.



Un des principaux intérêts du livre réside dans l'examen minutieux des origines et du développement du culte de saint Victor et des autres martyrs de la Légion Thébaine, qui a amené la renaissance de la ville après une disparition apparemment complète au V<sup>e</sup> siècle. On sait que W. Bader avait trouvé en 1933 sous le chœur de la collégiale Saint-Victor une tombe double contenant les corps de deux hommes morts de mort violente et qu'il avait voulu y reconnaître les restes de deux martyrs victimes d'une persécution sous Julien l'Apostat. La tombe nord était surmontée d'une *mensa* où subsistaient encore des restes de repas funéraires et cette *mensa* se trouvait elle-même dans une *cella memoriae* en bois qui fut modifiée à plusieurs reprises. Les travaux de Bader, poursuivis dans la même ligne par H. Borger (1955–1966), ont longtemps fait autorité mais ils ont été entièrement remis en question dans les vingt dernières années par C. Bridger et F. Siegmund, tandis que les travaux tout récents et encore partiellement inédits de T. Otten proposent une nouvelle chronologie de l'ensemble du cimetière. Il existait au IV<sup>e</sup> siècle et au début du V<sup>e</sup> plusieurs *cellae memoriae* d'importance comparable. Celle qui contient les corps mutilés ne portent aucun signe d'appartenance religieuse et rien ne permet d'affirmer qu'elle est à l'origine de Saint-Victor. Ce n'est qu'au VI<sup>e</sup> siècle qu'apparaît une petite construction rectangulaire en pierre (les tombes des supposés martyrs n'y occupent d'ailleurs pas une position centrale) qui pourrait être la première église chrétienne: les reconstructions successives adopteront son orientation nord-est-sud-ouest. Contrairement à Bader, Bridger et Siegmund aussi bien qu'Otten y voient l'*oratorium* du martyr Mallosus, situé *apud Bertunensim oppidum*, que l'évêque Ebergisil transforma en basilique avant 590, en y ajoutant une nef dont, à vrai dire, les restes n'ont pas été clairement identifiés sur le terrain (Grégoire de Tours, *Glor. mart.* 62). Les inhumations reprennent à partir du VI<sup>e</sup> siècle, ce qui montre que l'endroit fut à nouveau occupé, sans que l'habitat correspondant ait été retrouvé. Dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, cette première basilique fut rasée et une autre construite à son emplacement, en y ajoutant un chœur carré à l'est. La présence d'un mur coupant la nef est interprétée comme le souci d'établir un espace séparé pour les clercs, en lien avec la *Regula canonicorum* de Chrodegang. À peu près au même moment sont ajoutés les bâtiments destinés à la *vita communis* canoniale, autour d'une cour sur laquelle ouvre l'église. Dans la zone alentour, les signes d'une distinction entre le domaine des chanoines et celui de l'évêque se laissent déceler dès cette époque. Au IX<sup>e</sup> siècle, le *monasterium* est agrandi, l'église est reconstruite à une toute autre échelle selon un plan à trois nefs, un habitat se développe à proximité. La ville de Xanten possède désormais sa physionomie définitive et n'aura plus qu'à se développer sur sa lancée.

Dans le passage où il raconte l'*inventio* du martyr Mallosus, Grégoire de Tours ajoute: *Ferunt ibidem et Victorem martyrem esse sepultum sed non eum adhuc cognovimus revelatum*. Or, par la suite, on n'entend plus parler à Xanten de Mallosus, qui est revendiqué par Cologne dès le VIII<sup>e</sup> siècle. En revanche, à partir de la deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle, on y mentionne le monastère du martyr saint Victor. Lorsque la *Passio ss. Gereonis, Victoris, Cassi et Florentii Thebaeorum* est rédigée vers l'an mil, Victor est présenté comme faisant partie du détachement de la Légion Thébaine envoyé sur le Rhin et exécuté en différentes villes après le massacre d'Agaune. Parvenu à Xanten, il y aurait trouvé le martyre avec ses 330 compagnons. Tout ceci est analysé par I. Runde avec beaucoup de précision. Il faut se résigner avec lui à ignorer à quelle occasion Victor a supplanté Mallosus et ce qui justifie le pluriel du toponyme *Sanctos* attesté 150 ans avant la *Passio Gereonis*. Il est vrai que, lorsqu'on s'est mis à chercher des reliques martyriales – ce qui est attesté à partir de l'époque carolingienne –, il n'a pas été difficile d'en trouver dans cette zone funéraire antique. Au moment du raid normand de 863, il y avait à Xanten des reliques supposées être celles de saint Victor, qui furent alors transportées à Cologne, d'où elles revinrent en 1129.

Par la suite, les documents restent rares, mais l'évolution générale se discerne plus aisément. I. Runde poursuit son étude avec le même soin méticuleux, l'analyse portant désor-



mais surtout sur les institutions, les personnages mentionnés dans les sources, les possessions de la collégiale et les divers bâtiments attestés par les textes ou l'archéologie.

L'ouvrage est long, il est aussi incroyablement compact: l'essentiel du livre (p. 72–492) est divisé en deux chapitres seulement et les subdivisions à l'intérieur de ces chapitres sont si discrètes (ni caractères gras ni corps sensiblement plus grand) qu'on peine à les retrouver en cas de besoin (pour ses renvois internes, l'auteur, hélas, ne renvoie pas à la page mais au »sous-chapitre«). Les longs exposés d'histoire générale, qu'on trouverait dans n'importe quel manuel, auraient gagné à être considérablement allégés et réduits aux épisodes qui ont eu une influence directe sur l'évolution de Xanten même. Le lecteur se serait alors fait une idée plus nette de l'histoire de la ville, par exemple en prêtant une attention plus exclusive à l'analyse des premières occurrences – au IX<sup>e</sup> siècle – du nom médiéval *Sanctos*, d'où dérive Xanten (p. 251–261). Il aurait aussi préféré trouver à la suite tout ce qui concerne les origines si embrouillées de Saint-Victor, archéologie et textes, plutôt que de voir l'une séparée des autres par l'analyse – au demeurant fort intéressante – des légendes concernant la ville en général. Toujours dans le même souci pédagogique d'alléger l'effort demandé au lecteur, il aurait été utile d'améliorer l'illustration, en redessinant certaines figures pour plus de clarté (p. 116, 259, par exemple) ou en indiquant systématiquement le nord car l'orientation diffère d'un plan à l'autre (p. 128 et 129, par ex.).

Ces menues critiques de détail ne doivent pas conduire à mésestimer cette belle monographie urbaine, qui sera pour longtemps le livre de référence sur Xanten avant le XIV<sup>e</sup> siècle. Pour la maîtrise de la documentation et la sûreté de la méthode, elle mérite de servir de modèle à d'autres entreprises du même type.

Nancy GAUTHIER, Juvisy

Philippe CONTAMINE, Olivier GUYOTJEANNIN, Régine LE JAN, Le Moyen Âge. Le roi, l'Église, les grands, le peuple 481–1514. Volume dirigé par Philippe CONTAMINE, Paris (Éditions du Seuil) 2002, 527 S. (Histoire de la France politique, 1).

Das Thema des Buchs scheint, insbesondere in Verbindung mit dem Reihentitel, Merkwürdiges zu verheißen: Rückkehr zur Ereignisgeschichte, zu sattem bekannten Haupt- und Staatsaktionen, die zwischen zwei präzisen Eckdaten stattgefunden haben. Und merkwürdig sind auch diese Daten: 481/82 also, mit dem »Regierungsantritt« Chlodwigs, soll die »Histoire politique de la France« einsetzen, um mit 1514 ihr mittelalterliches Ende zu finden. Nur, was an Bedeutendem verbindet sich mit 1514? Ich weiß es nicht, andere wissen es offensichtlich auch nicht (J.-M. Matz, in: *Revue d'histoire de l'Église de France* 89, 2003, S. 148), und selbst die ausführliche Zeittafel am Ende des Bands hilft da nicht weiter. Verbirgt sich dahinter Unklarheit über das genaue Todesdatum Ludwigs XII., das meist mit dem 1.1.1515, bisweilen aber auch mit dem 31.12.1514 angegeben wird? Oder sollte hiermit gar versteckt auf jene im Beitrag von Philippe Contamine erwähnte Ansprache Bezug genommen werden, die ein Theologe am 26.11.1514 im Namen der Pariser Universität an Maria, die damals den französischen König heiratende Schwester Heinrichs VIII. von England, richtete; eine Ansprache, die man als End- und Zielpunkt mittelalterlich königlicher Propaganda zum Ruhme der Krone von Frankreich werten mag (S. 307, 363)?

Denn in König und Königtum hat diese Darstellung, selbst wenn die anderen im Untertitel genannten Themenkreise noch so aspekt- und facettenreich, noch so differenzierend behandelt werden, ihre Mitte und ihren Grund. Und warum das ein guter Grund ist, hat wiederum Françoise Autrand kürzlich in einem Beitrag über Frankreich zur Zeit Karls V. und VI. in der »New Cambridge Medieval History« so treffend und programmatisch formuliert, daß daraus zitiert sei: »Is it possible to write history centred on the reigns of individual kings sixty years after the first criticism by French historians of the factual and